

# Qu'entend-on par progrès dans l'étude du Nouveau Testament ?

**par Steve  
WALTON,**

*professeur de  
Nouveau Testament,  
St Mary's University,  
Twickenham  
(London), GB<sup>1</sup>*

Un scientifique éminent m'a un jour demandé : « Bien, je sais ce que l'on entend par progrès dans ma discipline, qu'en est-il dans la vôtre, l'étude du Nouveau Testament ? ». Vaste question qui en soulève bien d'autres. J'ai répondu à mon confrère, puis dans le train qui me ramenait chez moi – et souvent, depuis – je me suis surpris à réfléchir à sa question.

Pour un professeur de la *London School of Theology* (LST), cette question est à deux volets, puisque la LST et mon propre travail d'exégète chrétien s'adressent à deux publics : l'Université et l'Église. La LST est une institution universitaire : on y apprécie la pensée critique, les résultats de la recherche, et son corps enseignant comme ses étudiants s'engagent à participer au débat scientifique mondial sur la théologie et notamment le Nouveau Testament. La LST est également une institution chrétienne, dont la mission est de servir l'Église dans le monde entier en formant à la théologie des étudiants à qui l'on fournit les outils nécessaires pour enseigner à leur tour, servir et vivre en Christ. Cet exposé, comme la LST, se situe à cheval entre le monde universitaire et l'Église, il s'adresse aux deux, et certaines parties concerneront principalement un pôle ou bien l'autre.

---

<sup>1</sup> Article publié dans *Expository Times* 124/5, pp. 209-226, reproduit avec autorisation de l'éditeur, traduit par Michèle Garène. Plusieurs notes bibliographiques ont fait l'objet d'une adaptation. Il s'agit d'une version légèrement remaniée d'une leçon inaugurale, donnée par St. Walton le 6 mars 2012 à la *London School of Theology*. Elle était dédiée à la mémoire du Dr R.T. (Dick) France, ancien vicedoyen de l'école, professeur de licence de l'auteur à Cambridge. Il l'a encouragé à poursuivre jusqu'au doctorat. La rédaction de *Hokhma* salue à son tour la mémoire de « Dick » France (dont nous avons publié plusieurs articles), décédé le 10 février 2012.

Subdivisons cette fameuse question en quatre plus petites – chacune formidable en soi – qui nous mèneront au cœur de ce que sont les études du NT aujourd’hui.

Premièrement, s’interroger sur le progrès dans l’étude du NT revient à s’interroger sur l’intérêt, dans l’absolu, de l’étudier. Pourquoi continuer d’examiner cette collection de vingt-sept documents près de deux mille ans après leur rédaction ? Cette interrogation porte sur la *valeur* des études du NT.

Deuxièmement, pourquoi se concentrer sur ces vingt-sept documents-là, que les chrétiens de toutes confessions considèrent comme les Écritures saintes ? Certains préconisent que nous ajoutions au NT d’autres documents, tel *l’Évangile de Thomas*, parce qu’il s’agit d’un texte important pour l’étude des premiers temps de la chrétienté. D’autres, tenants de l’histoire de sa réception, soulignent que nous devrions nous intéresser à la manière dont différentes personnes vivant en des époques et des lieux différents ont interprété les documents du NT. Nous touchons là à *l’objet* de l’étude du NT.

Troisièmement, qu’entendons-nous par la notion de « progrès » en général ? Quel bagage idéologique cette idée porte-t-elle et quel impact ce bagage a-t-il sur ce que nous définirions comme un progrès souhaitable ? Cette question s’attache à ce qui constitue généralement un progrès de la connaissance.

Quatrièmement, dans quels domaines pouvons-nous voir des progrès dans l’étude du NT accomplis jusqu’à aujourd’hui, et dans quels domaines devons-nous en attendre encore ? En l’occurrence, j’examinerai des exemples de progrès et expliquerai en quoi le fait de considérer le NT comme un écrit chrétien influe sur la définition que nous donnons au mot « progrès » dans cette discipline. Ici, c’est *la nature même* des études du NT qui nous intéresse.

Voilà un bien vaste programme pour une seule conférence, et les familiers de la discipline repéreront les passages où j’emprunte des raccourcis. Pourtant, cela vaut la peine de prendre du recul et de poser de temps à autre des questions d’ordre général, car sinon, nous autres chercheurs risquons d’avoir tellement le « nez sur le guidon » que nous passerons à côté de ceux que nos travaux intéressent, ou encore de ne pas assez bien comprendre notre discipline pour la défendre des ravages causés par les coupes budgétaires imposées par le gouvernement !

## Pourquoi étudier le Nouveau Testament ?

D’abord, pourquoi l’étude du NT dans un cadre universitaire a-t-elle de l’importance aujourd’hui ? Je vais répondre à cette question

en tenant compte de l'impact de cette étude sur l'histoire mondiale récente ainsi que sur les étudiants en théologie.

Deux événements relativement récents de l'histoire mondiale montrent l'importance de la lecture du NT : le traitement infligé par le régime nazi aux Juifs dans l'Allemagne du milieu du XX<sup>e</sup> siècle et l'apartheid en Afrique du Sud dans le troisième quart de ce même siècle.

De nombreux éminents spécialistes néo-testamentaires allemands militaient activement au parti national-socialiste dans le deuxième quart du XX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Ils appartenaient non seulement au mouvement des Chrétiens Allemands<sup>3</sup> mais aussi à l'Institut pour l'Étude et l'Éradication de l'influence juive sur la vie de l'Église allemande<sup>4</sup>, qui publia un NT germanisé (non-juif), *Die Botschaft Gottes*<sup>5</sup>, un recueil de cantiques, *Grosser Gott wir loben dich!* de même qu'un catéchisme, *Deutsche mit Gott: Ein deutsches Glaubensbuch*<sup>6</sup>. Grundmann, une figure-clé, écrivait dans une lettre au ministère de la Propagande :

« L'Institut s'efforce d'adapter les conclusions scientifiques des concepts de peuple et de race de la *Weltanschauung* nationale-socialiste au domaine religieux de la vie allemande. L'équipe soudée de l'Institut, des hommes qui militent au parti national-socialiste, a dès le début adopté cette position plutôt que la théologie et la science antérieures de la religion, lesquelles n'acceptent pas ces concepts et sont donc stériles pour l'avenir religieux du peuple allemand. »<sup>7</sup>

---

<sup>2</sup> Cf. Robert P. Ericksen, *Theologians under Hitler: Gerhard Kittel, Paul Althaus and Emmanuel Hirsch*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1985 ; Marshall D. Johnson, « Power Politics and New Testament Scholarship in the national-socialist Period », *JES* 23/1986, pp. 1-24 ; Susannah Heschel, *The Aryan Jesus: Christian Theologians and the Bible in Nazi Germany*, Princeton University Press, 2008 ; Peter M. Head, « The Nazi Quest for an Aryan Jesus », *JSHJ* 2/2004, pp. 55-89. Ce dernier article fournit un grand nombre d'autres références bibliographiques. En français, on consultera Bernard Reymond, *Une Église à croix gammée : Protestantisme allemand au début du régime nazi, 1932-1935*, Lausanne, l'Âge d'homme, 1980.

<sup>3</sup> *Glaubensbewegung Deutsche Christen*.

<sup>4</sup> *Institut zur Erforschung und Beseitigung des Jüdischen Einflusses auf das Deutsche Kirchliche Leben*.

<sup>5</sup> Seuls les évangiles synoptiques furent publiés (cf. Head, *art. cit.*, p. 79).

<sup>6</sup> Cf. S. Heschel, *op. cit.*, pp. 106-128.

<sup>7</sup> Lettre du 31 mai 1941 citée par Max Weinreich, *Hitler's Professors: The Part of Scholarship in Germany's Crimes against the Jewish People*, New Haven, Yale University Press, 1999, p. 63 (fac-similé de l'original p. 246). C'est nous qui soulignons.

Aux yeux de ces théologiens, l'idéologie dominante pour la lecture du NT est le national-socialisme. La traduction par l'évêque Ludwig Müller du Sermon sur la Montagne cherche à restituer les Écritures saintes dans une langue fidèle à la pensée contemporaine, et élimine donc des termes bibliques-clés. Par exemple, « La 'miséricorde' est un concept non-allemand. Ce mot de 'miséricorde' est un des nombreux termes de la Bible qui ne nous concernent en rien »<sup>8</sup>. Ce genre de lecture du NT venait en aide au régime nazi dans sa détermination d'anéantir le peuple juif, car il expurgeait le NT de tout ce qui était juif et mettait l'accent sur les critiques qu'on y faisait du peuple juif ; de sorte qu'il était alors facile de conclure qu'il fallait éliminer les « assassins du Christ ».

Bien entendu, la science néo-testamentaire allemande ne fut qu'un facteur parmi d'autres à l'origine de la Shoah, et on notera que d'autres chrétiens interprétaient différemment le NT (notamment Dietrich Bonhoeffer et l'Église Confessante<sup>9</sup>) mais nous ne pouvons ignorer l'impact intellectuel et social de l'étude de la Bible. L'holocauste/Shoah est, au moins pour une part, une des conséquences tragiques et horribles d'une certaine interprétation du NT.

De même, la politique d'apartheid du gouvernement sud-africain, à savoir l'inégalité des chances imposée à divers groupes ethniques, a été justifiée par des lectures du NT (et de l'AT) qui soulignaient les différences entre des groupes ethniques au lieu d'admettre leur humanité commune. Richard Burridge<sup>10</sup> montre comment l'Église réformée hollandaise d'Afrique du Sud (DRC) a défendu l'apartheid comme compatible avec les Écritures saintes, notamment dans un rapport-clé de 1976<sup>11</sup>. Selon ce rapport, les « limites de l'habitat des hommes » (Ac 17,26) démontrent que, dans certaines circonstances,

<sup>8</sup> Préface de Ludwig Müller, *Deutsche Gottesworte*, Weimar, Deutsche Christen, 1936.

<sup>9</sup> Cf. Jeremy Begbie, « The Confessing Church and the Nazis: A Struggle for Theological Truth », *Anvil* 2/1985, pp. 117-130.

<sup>10</sup> Richard A. Burridge, *Imitating Jesus: An Inclusive Approach to New Testament Ethics*, Grand Rapids, Eerdmans, 2007, chap. 8 (pp. 347-409).

<sup>11</sup> Église Réformée Hollandaise, *Human Relations and the South African Scene in the Light of Scripture*, Cape Town-Pretoria, DRC, 1976. À partir de la Bible, ce rapport critique, certes, les conséquences de la politique du gouvernement sud-africain (par exemple l'impact du statut de travailleur migrant sur la vie de famille), mais soutient le principe du « développement séparé ». Sur les origines historiques de l'apartheid et la part que les Églises ont prise à sa mise en place et à sa justification, cf. aussi J.W. de Gruchy & St. de Gruchy, *The Church Struggle in South Africa*, éds du 25<sup>e</sup> anniversaire, Londres, SCM 2004, pp. 1-100.

il faut que ces groupes ethniques vivent séparés<sup>12</sup>. Le rapport se fonde également sur la liste des peuples cités dans Ac 2,6-11 qui ont entendu « annoncer dans [leurs] langues les merveilles de Dieu », pour justifier la tenue d'offices religieux en groupes ethniques distincts, séparés par la langue<sup>13</sup>. Ce genre d'interprétations a été courageusement contesté par certains éléments du camp hollandais réformé (tels les auteurs du document *Kairos*<sup>14</sup>), de même que par des chrétiens d'autres confessions (notamment l'archevêque anglican Desmond Tutu<sup>15</sup>).

Voilà où je veux simplement en venir : l'interprétation du NT, dans ces deux exemples a eu un impact majeur sur les structures économiques, sociales et politiques, la guerre et la paix, et l'état du monde. Certaines lectures du NT ont été productrices de faits et d'idéologie pour le nazisme allemand et l'apartheid sud-africain, et ce sont des contre-lectures du NT qui ont contribué à extraire ces deux sociétés de l'impasse où le nazisme et l'apartheid les avaient engagées. Lire le NT n'est pas anodin ! La célèbre épigramme de George Santayana illustre parfaitement mon propos : « Ceux qui ne peuvent se rappeler le passé sont condamnés à le répéter »<sup>16</sup>. Il convient que le débat autour des interprétations du NT soit public et ait lieu dans des universités financées par l'État, à cause de la puissance de leur impact.

Deuxièmement, voyez l'impact qu'a le NT sur ceux qui l'étudient. À l'heure actuelle, l'utilitarisme règne en maître dans l'enseignement supérieur britannique ; on oblige nos confrères à apporter la preuve de « l'intérêt public » de leurs travaux, et cette pression dictée par une approche scientifique des études universitaires risque

<sup>12</sup> Église Réformée Hollandaise, *op. cit.*, § 8, pp. 15-18, au sujet de la tour de Babel (Gn 11,1-9). Le fait d'affirmer « il n'est pas licite de déduire de ces versets la justification du développement séparé des peuples *en n'importe quelle circonstance* » (§ 13,4, p. 31, c'est nous qui soulignons), implique que dans *certaines* circonstances, ça le serait : notamment en ce qui concerne les *homelands* que le rapport considère de façon positive, un peu plus loin (cf. par ex. §§ 52-53, pp. 73s). Le § 13.6 (p. 32) poursuit en affirmant qu'un pays peut opter pour le développement séparé s'il estime que c'est la meilleure façon de réguler les rapports sociaux.

<sup>13</sup> DRC, *Human Relations*, §§ 13.4 (p. 31), 29 (pp. 46s), 60 (p. 87).

<sup>14</sup> Texte disponible sur : <http://www.sahistory.org.za/archive/challenge-church-theological-comment-political-crisis-south-africa-kairos-document-1985>.

<sup>15</sup> Cf. sa déposition devant la commission Eloff en 1982, où il argumente en se fondant sur la Bible, depuis la Genèse jusqu'au NT. Desmond Tutu, *The Rainbow People of God*, Londres, Doubleday 1994, pp. 53-78 ; cf. d'autres exemples in Burridge, *op. cit.*, p. 374s.

<sup>16</sup> G. Santayana, *Life of Reason – Reason in Common Sense*, New York, Scribner » s, 1905, p. 284.

fort de mettre sur la touche les Lettres et Sciences humaines. Le *REF*<sup>17</sup> (le niveau d'excellence de la recherche), successeur du *RAE*<sup>18</sup> (l'évaluation de la recherche), qui déterminera les fonds alloués aux universités selon les matières enseignées semble partir du principe que les seules matières valables à l'université sont celles qui ont un impact positif (presque instantané) sur les plans technologiques, médicaux ou sociaux<sup>19</sup>. Il est bien entendu normal que les universités répondent de l'argent public qu'elles reçoivent pour leur fonctionnement, mais l'imprécision des critères de « l'impact » de la recherche est à présent notoire chez les universitaires, surtout en Lettres et Sciences humaines.

Cette pression sur la recherche rejaillit sur les années de licence ; le discours du gouvernement insiste sur la nécessité d'équiper les étudiants d'outils utiles pour la société – un discours qui promeut des sujets plus manifestement « utiles » tels que les sciences, l'ingénierie et la médecine. Pourtant, même dans ces matières, il est essentiel d'enseigner aux étudiants non seulement un *contenu*, mais aussi l'art de *réfléchir*. Un programme qui s'appuie exclusivement sur le contenu signifie que cinq ans après l'obtention de leur diplôme, les étudiants ne seront plus armés pour le flot des méthodes, approches, connaissances et techniques nouvelles qui auront fait leur apparition. Au contraire, proposer un contenu tout en formant les étudiants à l'art de réfléchir sans béquilles signifie qu'ils auront les moyens intellectuels de s'adapter à des situations nouvelles, où outils et équipements auront évolué.

En outre, le changement en accéléré qui se produit à tous les niveaux de la culture occidentale – et mondiale – signifie que nous avons besoin d'individus dotés de souplesse et de vivacité d'esprit... Et c'est exactement ce qu'une bonne fréquentation, réfléchie, du NT apporte. Les étudiants qui apprennent à bien lire les textes anciens acquièrent l'art de comprendre des idées, de se familiariser avec différentes cultures et époques, de participer collectivement à une réécriture des idées dans de nouveaux contextes, ce qui leur permet de bien s'adapter aux changements culturels et sociaux du XXI<sup>e</sup> siècle. Il vaut encore mieux pour eux que l'étude du NT ne se contente pas de cher-

<sup>17</sup> « Research Excellence Framework ».

<sup>18</sup> « Research Assessment Exercise ».

<sup>19</sup> Cf. l'excellent article de Stefan Collini, « The Threat to our Universities », paru dans *The Guardian* du 24 février 2012, et encore accessible (12 mars 2015) à l'adresse internet suivante : <https://educationactivistnetwork.wordpress.com/2012/02/25/the-threat-to-our-universities-by-stefan-collini/>. L'article est extrait de *What are Universities for?*, Londres, Penguin, 2012.

cher à expliquer historiquement le contexte des textes anciens mais se demandent plutôt en quoi ces textes nous influencent aujourd'hui.

## Qu'est ce que l'étude du Nouveau Testament ?

Cette observation nous mène au deuxième thème : pourquoi se concentrer sur les vingt-sept livres qui ont constitué de tout temps le NT pour les chrétiens ? Deux questions précises concernant l'objet de l'étude dans les études du NT sont pertinentes : Pourquoi privilégier le NT – notamment les quatre évangiles – par rapport à d'autres sources chrétiennes anciennes, et pourquoi étudier le NT plutôt que sa réception.

### *D'autres évangiles ?*

*Da Vinci Code*<sup>20</sup>, roman captivant de Dan Brown, et son adaptation cinématographique présentent plusieurs inconvénients, notamment l'image déformée que donne l'auteur des débuts de l'histoire chrétienne. Toutefois, ce roman a donné lieu à de passionnants débats autour des vingt-sept livres qui composent le NT. L'un de ses personnages affirme que c'est l'empereur chrétien Constantin qui a choisi les vingt-sept livres – mais Constantin n'a jamais pris semblable décision. Les quatre évangiles canoniques, Matthieu, Marc, Luc et Jean, étaient considérés comme Écritures saintes longtemps avant Constantin – ils figurent sur la liste du canon de Muratori (vers 160 après J.-C.) et ils sont défendus un peu plus tard au II<sup>e</sup> siècle par Irénée, évêque de Lyon<sup>21</sup>. On compte plusieurs listes des livres reconnus comme Écritures saintes chrétiennes, jusqu'à la lettre pastorale pascale d'Athanase en 367 après J.-C. qui énumère les vingt-sept livres du NT<sup>22</sup> ; les seuls évangiles y figurant sont les quatre canoniques. Tout tend à prouver qu'il n'a jamais été sérieusement envisagé d'inclure d'autres évangiles dans le canon chrétien.

Au cours des 150 dernières années, on a découvert de nombreux autres livres qui partagent souvent le point de vue du gnosti-

---

<sup>20</sup> Paru en 2009, en traduction française, aux éds Jean-Claude Lattès.

<sup>21</sup> Irénée de Lyon, *Contra Haereses*, 3.11.8-9, se réfère aux quatre évangiles canoniques, et seulement à eux. Eusèbe cite Irénée (*Histoire Ecclésiastique* 5.8.2-8) à l'appui d'un canon de 21 livres.

<sup>22</sup> Athanase, *Lettre Festale* 39 (introduction et traduction en français : G. Aragione, in G. Aragione, E. Junod et E. Norelli (dir.), *Le Canon du Nouveau Testament, regards nouveaux sur l'histoire de sa formation*, Labor & Fides 2005, pp. 197-220).

cisme, terme désignant divers mouvements dualistes qui fleurirent à partir du II<sup>e</sup> siècle. Les gnostiques croyaient en un rédempteur divin qui s'incarne pour libérer les hommes prisonniers du monde matériel en leur donnant un savoir divin, caché. Le plus célèbre des textes gnostiques est *l'Évangile de Thomas*, découvert dans une bibliothèque copte du IV<sup>e</sup> siècle à Nag Hammadi, Égypte, en 1945. *L'Évangile de Thomas* rassemble 114 paroles de Jésus, dont on retrouve beaucoup de parallèles dans les évangiles canoniques. Certaines sont quelque peu bizarres, tel le *logion* 114 :

Simon Pierre leur disait : « Que Marie sorte de parmi nous, parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie ». Jésus répondit : « Voici que je la guiderai pour la faire mâle. Elle deviendra aussi un souffle vivant semblable à vous, mâles. Toute femme qui se fera mâle entrera dans le Royaume de Dieu »<sup>23</sup>.

Le *Jesus Seminar*, connu pour recourir à un code de couleurs pour déterminer l'authenticité des paroles de Jésus dans les évangiles, édite *l'Évangile de Thomas* en plus des quatre évangiles canoniques<sup>24</sup>. Le fait que *Thomas* n'ait été connu qu'en 1945 et n'ait pas été mentionné dans d'autres documents chrétiens antérieurs suggère qu'il était marginal (plutôt que marginalisé) ; pour la grande majorité des théologiens, il est bien postérieur à nos évangiles canoniques, dont il s'inspire, et il est de tendance gnostique<sup>25</sup>.

Décrire l'Église primitive comme une entité qui comptait de nombreux évangiles et supprimait ceux qui déplaisaient aux autorités permet de publier des romans haletants et de combler les amateurs de théories du complot, mais la réalité est beaucoup plus banale. Les quatre évangiles canoniques sont nos plus anciennes et meilleures

<sup>23</sup> Traduction française adaptée de celle de Jean-Yves Leloup, in *L'Évangile de Marie : Myriam de Magdala*, Albin-Michel, 2000, p. 127.

<sup>24</sup> Robert W. Funk, Roy W. Hoover & The Jesus Seminar, *The Five Gospels: The Search for the Authentic Words of Jesus*, New-York/Oxford, Macmillan, 1993.

<sup>25</sup> Cf. Simon J. Gathercole, *The Composition of the Gospel of Thomas: Original Language and Influences*, SNTSMS 151, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 ; Marc Goodacre, *Thomas and the Gospels: The Making of an Apocryphal Text*, Londres, SPCK, 2012 ; ainsi que Nicholas Perrin, *Thomas and Tatian: The Relationship between the Gospel of Thomas and the Diatessaron*, AcBib 5, Atlanta, SBL, 2002, et Nicholas Perrin, *Thomas, the Other Gospel*, Louisville, Westminster John Knox, 2007. Le lecteur francophone pourra consulter : R. Kasser, *L'Évangile selon Thomas, présentation et commentaire théologique*, Delachaux & Niestlé 1961 ; H.Ch. Puech, *En quête de la Gnose. Sur l'Évangile selon Thomas*, Paris, Gallimard 1978 ; R. Kuntzmann, *Le livre de Thomas*, (NH II, 7), BCNH 16, 1986 ; et les actes du colloque international *L'Évangile selon Thomas et les textes de Nag-Hammadi*, eds L. Pinchaud et P.H. Poirier, Université Laval, Québec, Peeters, Louvain, 2007.

sources de connaissance de Jésus et le fait que l'Église ait retenu ces quatre-là – et eux seuls – si l'on en croit nos sources les plus anciennes, souligne bien qu'ils sont essentiels pour apprendre à connaître le Christ.

## D'autres lectures du Nouveau Testament

Un autre développement récent dans l'étude du NT s'est présenté avec l'Histoire de sa réception (*Rezeptionsgeschichte*), ou encore l'Histoire de son influence (*Wirkungsgeschichte*). Bien qu'il y ait débat sur l'emploi du meilleur terme, les chaires des deux bords s'intéressent à la manière dont le NT a été lu et interprété à diverses époques et en divers lieux. En 1985, Ulrich Luz a été le pionnier de cette approche dans son commentaire de Matthieu 1–7 en traitant pour chaque passage des différentes interprétations antérieures<sup>26</sup>. Elle est également importante pour les chercheurs qui pratiquent « l'interprétation théologique des Écritures saintes »<sup>27</sup>, car pour lire les Écritures aujourd'hui, ils s'en remettent aux traditions de lecture chrétienne antérieures, notamment de la période précritique.

Nul doute qu'il est profitable de connaître ce que les anciens interprètes de l'Écriture ont découvert avant nous. Par exemple, le débat fait rage au sujet de la composition du groupe auquel Pierre s'adresse en Ac 1,15-26, lorsqu'il s'agit de choisir de remplacer Judas parmi les apôtres : ce groupe ne comprenait-il que des hommes ou y avait-il des femmes ? Pierre s'adresse au groupe en disant « *andres adelphoi* » (Ac 1,16) ; il recourt à une expression explicitement masculine que l'on traduirait normalement par « Hommes, frères ». On trouve cette traduction traditionnelle, « Frères », dans la NIV (*New International Version*) de 1984<sup>28</sup>, tandis que la NIV de 2011, « frères et sœurs », et la NRSV (*New Revised Standard Version*), « ami(e)s » adoptent toutes deux une traduction « inclusive ». Si l'on s'en tient à la NIV de 1984, les hommes sont majoritaires dans l'assistance et

---

<sup>26</sup> Ulrich Luz, *Das Evangelium nach Matthäus, 1. Teilband. Mt 1-7*, EKK 1/1, Zürich, Benzinger/Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Vg, 1985. Traduction anglaise : *Matthew 1-7: A Commentary*, Edinburgh, T. & T. Clark, 1990.

<sup>27</sup> Bonnes introductions à cette approche chez : Daniel J. Treier, *Introducing Theological Interpretation of Scripture*, Grand Rapids, Baker Academic/Nottingham, Apollos, 2008 ; Stephen E. Fowl, *Theological Interpretation of Scripture*, Eugene (Oregon), Cascade Companions, 2009. On trouvera un regard neuf et stimulant sur l'interprétation théologique comme nourriture pour la vie du croyant chez Joel B. Green, *Practicing Theological Interpretation: Engaging Biblical Texts for Faith and Formation*, Grand Rapids, Baker Academic, 2011.

<sup>28</sup> Traduction retenue par la TOB, la NBS, la BFC parmi les versions françaises.

les femmes sont exclues du processus de décision<sup>29</sup>. Peut-être est-il un peu surprenant que l'un des premiers commentateurs des *Actes*, Jean Chrysostome au IV<sup>e</sup> siècle, estime quant à lui que cette expression renvoie aux hommes et aux femmes : « Voyez la dignité de l'Église, la condition angélique ! Nulle distinction ici, 'ni homme ni femme' [répétant Ga 3,28]. Si seulement les Églises étaient ainsi à présent ! » (3<sup>e</sup> *Homélie sur les Actes*). La lecture de Chrysostome nous incite à chercher plus loin et on notera qu'en Ac 17,34, *andrès* peut inclure les femmes. Ainsi la lecture de Chrysostome, interprète susceptible d'être plus au fait de l'usage du grec ancien que nous autres qui vivons vingt siècles après la rédaction des Actes, suggère que le groupe auquel Pierre s'adresse en Ac 1,15-26 se compose de femmes et d'hommes. En outre, comme nous l'avons vu en évoquant l'Allemagne nazie et l'Afrique du Sud de l'apartheid, tenir compte d'interprétations antérieures du NT est important pour mettre en lumière l'impact du contexte et de la culture sur l'interprétation.

Toutefois, quel est l'inconvénient de cette approche ? Pour aborder la question, comparons la lecture que font les interprètes chrétiens modernes du NT et la manière dont les interprètes musulmans lisent leur livre sacré, le Coran<sup>30</sup>. La grande majorité des musulmans qui lisent le Coran, y compris dans un contexte universitaire, le font à l'aide d'interprètes-clés du livre : les *Hadith* (qui incluent des paroles de Mahomet absentes du Coran), la *Sunnah* (données sur les pratiques de Mahomet que certains musulmans incluent dans les *Hadith*) et le *Tafsir* (les commentaires du Coran, plus ou moins acceptés selon les différentes branches de l'islam)<sup>31</sup>. La plupart des musulmans considèrent que l'interprétation coranique actuelle s'appuie sur les interprétations et les éclaircissements fournis par ces sources, et sont assez surpris quand des exégètes chrétiens du Coran suggèrent de l'interpréter d'une façon différente de la voie traditionnelle. Peut-être est-ce l'une des raisons pour lesquelles les musulmans ont tardé à mettre au point le genre d'outils numériques dont se servent depuis longtemps les chercheurs biblistes pour analyser les Écritures chrétiennes<sup>32</sup> : les techniques d'interprétation des textes dans l'islam sont

<sup>29</sup> C'est l'avis de Paul Ellingworth, « Men and Brethren... (Acts 1.16) », *BT* 55/2004, pp. 153-155.

<sup>30</sup> Sur ce sujet, je suis redevable aux remarques de mon collègue, le Dr Mark Beaumont et de mon ancien collègue, le Pr. Peter Riddell.

<sup>31</sup> À l'exception d'une très petite minorité de « coranistes » qui considère le Coran comme seul texte sacré de l'islam. Voir leur site francophone <http://www.droit-chemin.fr/>.

<sup>32</sup> Par exemple *Accordance* (pour MacIntosh) ou *Bibleworks* (sous Windows).

différentes de celles utilisées dans l'étude chrétienne, où l'on s'intéresse de près aux passages parallèles, à l'usage des mots, etc., dans la source biblique.

En revanche, l'interprétation biblique protestante suit le principe *ad fontes* de la Renaissance – le retour aux sources. Le renouveau de l'étude de la Bible en tant que première source de la foi chrétienne – en hébreu et en grec – a été un élément-clé du mouvement chrétien que nous connaissons sous le nom de Réforme. Ce principe a conduit Érasme à publier la première édition imprimée du NT grec en 1516, le *Novum Instrumentum omne*. Le principe *ad fontes* a largement été adopté en lettres et en sciences humaines, et il forme la base de la science biblique actuelle. Les Réformateurs reprochaient à l'Église catholique romaine de leur époque d'utiliser des Écritures compliquées par la tradition et d'introduire des pratiques et des croyances non requises par les saintes Écritures – en d'autres termes, l'Église catholique romaine médiévale lisait les écritures comme les musulmans traditionnels le Coran.

C'est là que réside le danger potentiel de l'Histoire de la réception : elle risque de compliquer voire de remplacer l'étude du NT en soi. Entasser des couches sur les textes primitifs – le NT – et lire ces textes à travers ces couches successives limite nécessairement ce que l'on y voit. Le parallèle avec la critique par Jésus des scribes de son époque, auxquels il reprochait de compliquer le sens des Écritures avec les traditions orales dont ils se servaient pour les interpréter, est frappant<sup>33</sup>. La lecture des interprétations ultérieures du NT est, je le répète, un exercice utile, mais il ne faut pas la confondre avec l'étude du NT – on devrait plutôt la considérer comme une sous-section de l'Histoire des mentalités ou (au sein de la Théologie dans son ensemble) de la Théologie historique. Il faut que les interprètes chrétiens du NT maintiennent la distinction entre le NT et ce que les autres en disent, car en régime chrétien, le NT a un poids que les interprétations n'ont pas.

## Du progrès

Passons à la notion de « progrès », qui est en soi contestée. Ses origines remontent au siècle des Lumières<sup>34</sup> et certains prétendent que

<sup>33</sup> Voir par exemple Mc 7,9-13 au sujet de l'offrande (*Qorban*).

<sup>34</sup> En dépit de tentatives vigoureuses (par ex., Ludwig Edelstein, *The Idea of Progress in Classical Antiquity*, Baltimore, Johns Hopkins, 1967 ; Robert Nisbet, *History of the Idea of Progress*, Londres, Heinemann 1980, pp. 10-46), il est très difficile de trouver une trace nette de l'idée de progrès dans l'Antiquité classique.

le progrès est apparu comme une forme profane de l'eschatologie chrétienne<sup>35</sup>. Bury illustre le point de vue majoritaire sur la conception dominante du monde chez les anciens. Elle consistait en une vision cyclique du temps, les choses allant, globalement, de mal en pis<sup>36</sup>. La théologie chrétienne, en tant qu'héritière de l'espoir israélite de la restauration de toutes choses par YHWH, contesta cette approche du temps, en y introduisant l'espérance que l'histoire connaîtrait son apogée au retour du Christ. Cela ne signifiait pas que les choses ne pouvaient que s'améliorer dans l'intervalle – à bien des égards, les auteurs chrétiens considéraient que les choses s'aggravaient pour les croyants, voyant la persécution et la souffrance comme leur lot durant leur existence sur terre<sup>37</sup>.

C'est au siècle des Lumières que l'on a commencé à envisager le progrès d'une génération à la suivante dans la compréhension, les connaissances et la maîtrise de l'environnement de l'homme. Ainsi l'idée de progrès est-elle apparue, c'est-à-dire, la conviction que le monde peut avancer dans les domaines de la science, la technologie, la liberté, la démocratie, le bonheur, la sagesse et autres unités de mesure de la qualité de la vie. Cette idée est omniprésente dans la pensée depuis cette époque : en faisant des recherches sur ce thème, j'ai trouvé des ouvrages sur le progrès dans différentes sections de la bibliothèque de l'Université de Cambridge : théologie, philosophie, histoire, et sciences. Rien de tout cela dans la croyance qu'exprime la troisième strophe d'un hymne pour enfants du XIX<sup>e</sup> siècle, rarement chanté aujourd'hui :

« Le riche en son château  
Le pauvre à sa porte  
Il les a créés, le puissant comme l'humble  
Et leur a imposé leur condition »<sup>38</sup>.

Les révolutions américaine et française ont été facilitées par la conviction que le peuple pouvait changer l'histoire et la faire pro-

<sup>35</sup> Cf. par ex. John Baillie, *The Belief in Progress*, Londres, Oxford University Press, 1950, pp. 113s. P.A. Taguieff, *Le sens du progrès, une approche philosophique et historique*, Paris, Flammarion, 2004, 2006.

<sup>36</sup> J.B. Bury, *The Idea of Progress: An Inquiry into its Origin and Growth*, Londres, Macmillan, 1920, pp. 8-13.

<sup>37</sup> Cf. par ex. Mt 24,9.21.29 ; Mc 13,19.24 ; Rm 8,17 ; 2 Co 4,16–5,5 ; Ep 3,13 ; Ph 1,29 ; Col 1,24 ; 1 Th 2,2 ; 3,3s ; 2 Th 1,6 ; 2 Tm 1,8 ; He 10,32s ; Jc 5,10 ; 1 P 1,6 ; 2,19-24 ; 3,17s ; 4,13.16 ; 5,9s ; Ap 2,9s.

<sup>38</sup> « All Things Bright and Beautiful », de Cecil F. Alexander, in *Hymns for Little Children*, Londres, Joseph Masters, 1848.

gresser. Un tableau fascinant, « The Spirit of the Frontier (L'esprit de la frontière) »<sup>39</sup> de John Gast, peint vers 1872, montre la « Destinée évidente » menant les colons américains dans leur progression vers l'Ouest et apportant la lumière de la civilisation de l'Est. Le progrès se mua vite en ce que nous pourrions baptiser le « progressisme », la conviction que le progrès est inévitable. Le sociologue Robert Nisbet définit le « progrès » comme « *l'idée que l'humanité a évolué dans le passé – depuis l'état primitif, barbare voire insignifiant –, évolue à présent et continuera de le faire à l'avenir* »<sup>40</sup>. Nisbet repère cinq prémisses de cette conception du progrès : 1) la valeur du passé, 2) la noblesse de la civilisation occidentale 3) l'utilité de la croissance économique/technologique 4) la foi en la raison et en la connaissance scientifique/érudite, acquise par le biais de la raison et 5) l'importance et la valeur intrinsèque de la vie présente sur terre<sup>41</sup>.

Nisbet écrivait en 1980, avant l'effondrement des régimes marxistes qui ont dominé l'Europe de l'Est et une bonne partie du monde en voie de développement, et il considérait les marxistes comme un groupe, une poche de résistance d'individus continuant de croire au progrès, ainsi défini – comme les temps ont changé ! Le progressisme du XIX<sup>e</sup> siècle a transformé la compréhension biologique de l'évolution en évolutionnisme, l'idée que les choses sont vouées à s'améliorer et à avancer. Ce que C.S. Lewis a superbement raillé<sup>42</sup> :

Guide-nous, ô Évolution, guide-nous  
 Dans l'escalier sans fin du futur  
 Taille-nous, change-nous, fais-nous pousser, élimine-nous.  
 Car stagner est désespérant :  
 Avançons, à tâtons, mais progressons,  
 Conduis-nous on ne sait où.

Injustice ou justice, joie ou peine  
 À présent qu'importe  
 Puisque nos lendemains ne seront que délices  
 Tandis que nous continuons d'avancer ?  
 Ne sachant jamais où nous allons  
 Nous ne risquons pas de nous égarer.

<sup>39</sup> Consultable entre autres sur [http://en.wikipedia.org/wiki/File:American\\_progress.JPG](http://en.wikipedia.org/wiki/File:American_progress.JPG).

<sup>40</sup> Nisbet, *op. cit.*, p. 4 (c'est lui qui souligne).

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>42</sup> « Evolutionary Hymn », écrit dans une lettre adressée à Dorothy L. Sayers le 4 mars 1954. Publiée dans C.S. Lewis, *Poems*, Londres, Bles, 1964, pp. 55s.

Quelque mutation  
Que subisse notre postérité  
Poilue, bourbeuse, ou crustacée  
Aux yeux bulbeux, ou à la croupe généreuse  
Dotée de défenses ou édentée, douce ou dure,  
Nous nous languissons de ce dieu inconnu.

Ne demandez pas s'il est dieu ou diable,  
Mes frères, de crainte que vos mots n'impliquent  
Des normes statiques de bien et de mal  
(Comme chez Platon) placées sur un piédestal  
Ces unités de mesures scholastiques,  
Figées et abstraites, nous les refusons.

Trop longtemps des sages ont vainement  
Embelli l'écriture toute simple de Dame Nature  
Celui qui court la déchiffre simplement  
Bonté divine ! Quelle est la suite ?  
En évoluant, la vie résout  
Toutes les questions que nous avons compliquées.

Lors donc ! Qui dit valeur dit valeur de survie  
Si notre progéniture  
S'étend, se multiplie, et écrase chaque rival  
Cela prouvera sa divinité  
(Bien qu'elle risque de se révéler loin d'être plaisante,  
D'après nos normes actuelles.)

Si c'est ce que « progrès » veut dire, alors on a de bonnes raisons de ne pas l'adopter. Le point de vue optimiste, qui voulait que le progrès moral de l'homme accompagnât à coup sûr le développement technologique, en a pris un sacré coup avec deux Guerres mondiales et une multitude d'autres conflits plus « modestes » au XX<sup>e</sup> siècle. La technologie à la base de l'énergie nucléaire produit aussi des armes atomiques, l'une des pires menaces de destruction que l'espèce humaine fasse peser sur elle-même. On pourrait citer une foule d'exemples analogues.

Il est donc utile de distinguer le « changement » du « progrès ». Le progrès implique un mouvement en avant, un développement positif et, si nous abandonnons le bagage idéologique du progressisme, c'est une idée utile pour quiconque ne partage pas l'optimisme à œillères – et de plus en plus rare – des progressistes. Mais le changement de la société, des structures, dans l'accès à la connaissance, etc.,

n'a rien à voir avec le progrès. Les nazis présentèrent la préservation d'une race aryenne pure et supérieure comme un progrès, c'est dire ; ce fut assurément un changement mais aujourd'hui peu considéraient cela comme un progrès. La passion de la nouveauté dont la culture occidentale est infestée aujourd'hui, et qui juge le changement « progressiste », peut conduire à de telles erreurs. Le défi, bien sûr, est de distinguer un simple changement d'un progrès authentique, et cela n'a rien de facile face à l'avalanche d'événements et de développements intellectuels – ce qui paraît être un progrès peut fort bien se révéler un simple changement.

Dans le monde scientifique, les modes académiques vont et viennent, on pose de nouvelles questions, et il arrive que l'on bâtit des châteaux en Espagne sur de fragiles fondations. En 1995, dans une conférence donnée lors d'une session plénière de la société britannique pour l'étude du NT, « Pour qui les évangiles ont-ils été écrits ? »<sup>43</sup>, le professeur Richard Bauckham contestait fortement les fondements de la critique rédactionnelle des évangiles, en plaçant qu'ils ont été écrits pour un large public méditerranéen plutôt qu'à l'intention de communautés locales chrétiennes particulières. Le roi était nu. Bauckham montrait de façon convaincante que la science néo-testamentaire se fourvoyait depuis un demi-siècle en cherchant à reconstituer « la communauté lucanienne » entre autres, et donc que le changement – la reconstitution des communautés chrétiennes primitives par la critique rédactionnelle – n'était pas un progrès.

## Qu'est-ce qu'un progrès authentique ?

Voyons des exemples de véritable progrès identifiable dans l'étude du NT, avant de terminer par une discussion d'un point de vue spécifiquement chrétien.

### *De nouvelles données*

Les données nouvelles, des informations inconnues des générations précédentes, sont un des grands moteurs du progrès dans le domaine de la connaissance. On pense souvent que les lettres et les sciences humaines opèrent différemment de la « méthode scientifique ». Qu'on me permette de suggérer que la distinction n'est pas aussi nette qu'on le laisse parfois entendre.

---

<sup>43</sup> Travail désormais accessible au public francophone in Richard Bauckham, éd., *La rédaction et la diffusion des Évangiles*, éd. Excelsis, 2014 (ouvrage recensé dans la chronique de livres du présent numéro).

Pour illustrer mon propos, prenons un article de 1911 d'Ernest Rutherford, alors professeur de physique à l'université Victoria de Manchester, et considéré à présent comme le père de la physique nucléaire moderne<sup>44</sup>. Rutherford cherchait à comprendre la nature de l'atome. La théorie dominante à l'époque était celle de J.J. Thomson, mise au point en 1904, à savoir le modèle dit du « gâteau aux raisins » (« *plum pudding* »), qui représentait l'atome comme une masse chargée positivement, incrustée de particules chargées négativement. Rutherford demanda à son collègue Hans Geiger (l'inventeur du compteur du même nom) et un étudiant de 20 ans, Ernest Marsden, de bombarder de particules alpha une fine feuille d'or (épaisse de 0,0004 mm) pour observer quel genre de déviations résulterait du contact entre les particules alpha et les atomes d'or<sup>45</sup>. Le modèle *plum pudding* de l'atome prédisait que la plupart des particules alpha passeraient au travers sans déviation et que quelques-unes montreraient de légères déviations. La grande surprise fut qu'une poignée de particules alpha (environ 1 sur 20 000) furent déviées de plus de 90° et que certaines rebondirent de la feuille d'or vers la source. Rutherford commenta :

« De ma vie, jamais chose plus incroyable ne m'était arrivée. C'était aussi incroyable que de tirer un obus dans une feuille de papier de soie et de le voir revenir vous frapper. Après réflexion, j'ai compris que ce rebond devait être le résultat d'une seule collision et, quand j'ai fait les calculs, j'ai vu qu'il était impossible d'obtenir un rebond de cette magnitude à moins de concevoir que la plus grosse partie de la masse de l'atome était concentrée dans un noyau minuscule. C'est là que j'ai eu l'idée d'un atome avec une masse centrale minuscule, portant une charge électrique »<sup>46</sup>.

Ce résultat mena à une révolution dans la manière de penser l'atome. La vision actuellement admise de l'atome est celle d'un petit

<sup>44</sup> E. Rutherford, « The Scattering of  $\alpha$  and  $\beta$  Particles by Matter and the Structure of the Atom », *Philosophical Magazine* series 6, 21/1911, pp. 669-688, disponible à l'adresse <http://mrmackenzie.co.uk/wp-content/uploads/2011/05/Rutherford-paper.pdf>.

<sup>45</sup> Geiger et Marsden ont rendu compte des résultats de l'expérience in Hans Geiger & Ernest Marsden, « On a Diffuse Reflection of the  $\alpha$ -Particles », *Proceedings of the Royal Society*, Series A 82/1909, pp. 495-500, disponible à l'adresse <http://www.chemteam.info/Chem-History/GM-1909.html>.

<sup>46</sup> E. Rutherford & J.A. Ratcliffe, « Forty Years of Physics », in J. Needham & W. Pagel, eds, *Background to Modern Science: Ten Lectures at Cambridge Arranged by the History of Science Committee*, 1936. Cambridge Library of Modern Science, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1938, pp. 68s.

noyau chargé positivement, entouré d'un grand vide où circulent des électrons chargés négativement. Rutherford estima que le noyau avait un rayon 10 000 fois plus petit que celui de l'atome. Les travaux ultérieurs de Nils Bohr, au début de la mécanique quantique ont affiné ce modèle sans le remettre en cause.

Le savoir scientifique se développe grâce à cette méthode dite expérimentale : on émet une hypothèse, puis on cherche à la confirmer ou à l'infirmer. Ici, la science et l'étude du NT se rejoignent, parce que les avancées dans la compréhension du NT se développent d'une manière analogue : les chercheurs émettent des hypothèses sur, par exemple, l'évolution de l'image qu'avaient les premiers chrétiens de l'identité de Jésus, puis confrontent ces hypothèses aux preuves disponibles – les preuves étant dans ce cas précis les écrits des chrétiens et de leurs adversaires, et autre culture matérielle à disposition. Dans notre domaine, nous ne pouvons pas enchaîner des expériences dans différentes conditions pour tester une hypothèse comme le font les scientifiques, mais la comparaison est valable : la méthode qui consiste à émettre des hypothèses puis à les tester en les comparant aux données est commune à la recherche scientifique et à l'étude du NT. Cela implique dans les deux cas que notre connaissance est provisoire ; il n'est pas raisonnable de prétendre à la certitude car dans ces deux domaines nous avons affaire à des degrés de probabilité, du très probable au très improbable. L'honnêteté intellectuelle (et ajouterait un chrétien, l'humilité intellectuelle) exige que nous l'admettions et que nous mettions un bémol à nos prétentions.

L'étude du NT a bien progressé : notre connaissance du grec est bien meilleure qu'il y a deux siècles, la quantité et la qualité des manuscrits grecs disponibles du NT et autres écrits en grec ont considérablement augmenté dans les 150 dernières années, grâce aux découvertes dans les décharges d'Oxyrhynque, dans la péninsule du Sinaï, et dans de nombreux autres sites. Prenons deux exemples de points de vue scientifiques qui ont changé à la suite de telles découvertes.

D'abord, la découverte la plus importante du XX<sup>e</sup> siècle pour la science néo-testamentaire est peut-être bien celle des manuscrits de la Mer Morte, en 1947. Les grottes de Qoumrân ont livré des centaines de manuscrits datant du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. D'un coup, ils ont fait « vieillir » de mille ans le texte hébreu de l'Ancien Testament, car les plus anciens textes connus jusqu'alors étaient ceux de Massorètes, datant d'environ 1 000 ans apr. J.-C.

Les manuscrits jettent un éclairage nouveau sur de nombreux domaines de la science néo-testamentaire. Avant leur découverte, on pensait généralement que le quatrième évangile était fortement influencé

par la pensée grecque ; les exégètes trouvaient des parallèles de pensée entre Jean et les auteurs grecs, telle sa vision « dualiste » des choses, le contraste entre les ténèbres et la lumière, etc<sup>47</sup>. La découverte des manuscrits changea spectaculairement la donne, car le *Rouleau de la Guerre* (1QM) décrit une guerre entre les fils des ténèbres et les fils de la lumière en des termes pareillement dualistes. Les exégètes commencèrent à admettre que les conceptions de Jean avaient un fort parfum juif<sup>48</sup>.

Ensuite, avant la découverte des rouleaux, on pensait habituellement que la description de la communauté des biens des premiers croyants dans les premiers chapitres des Actes (Ac 2,42-47 et 4,32-35) était une pieuse fiction, l'image d'une communauté idéalisée qui n'avait jamais vraiment existé. L'idée-phare dans cet argument était que les descriptions du partage des ressources entre les communautés esséniennes de Palestine de Flavius Josèphe<sup>49</sup> et de Philon<sup>50</sup> n'étaient pas crédibles. Les manuscrits, notamment la *Règle de la Communauté* (1QS) prouvent clairement qu'il existait effectivement une telle mise en commun des biens dans la communauté de Qoumrân (largement considérée comme essénienne) et *Le document de Damas* (CD) démontre l'existence de « cellules » esséniennes dans des villages de Palestine<sup>51</sup>. De ce fait Brian Capper<sup>52</sup> affirme que la communauté des biens dans les Actes est historiquement crédible, car nous avons au moins un autre exemple de ce type de partage des possessions à la même période, et dans la même région<sup>53</sup>.

<sup>47</sup> Cf. par ex. Raymond E. Brown, « The Dead Sea Scrolls and the New Testament » in James H. Charlesworth, éd., *John and the Dead Sea Scrolls*, New-York, Crossroad, 1990, pp. 1-8 ; James H. Charlesworth, « A Critical Comparison of the Dualism in 1QS 3,13-4,26 and the 'Dualism' Contained in the Gospel of John », *ibid.*, pp. 76-106.

<sup>48</sup> On trouvera un très utile état de la recherche dans Paul N. Anderson, « John and Qumran: Discovery and Interpretation over Sixty Years », in Mary L. Coloe & Tom Thatcher, (éds), *John, Qumran and the Dead Sea Scrolls: Sixty Years of Discovery and Debate*, SBLJL 32, Atlanta, SBL, 2011, pp. 15-50.

<sup>49</sup> Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, §§ 2,8,3. *Antiquités* §§ 18,1,5.

<sup>50</sup> Philon, *Quod Omnis Probus Liber Sit*, §§ 76-7, 85-7 ; *Hypothetica*, 11,4-13.

<sup>51</sup> Discussion et références : cf. Brian J. Capper, « Community of Goods in the Early Jerusalem Church », *ANRW* II/26.2, 1995, pp. 1730-1774 ; Steve Walton, « Primitive Communism in Acts? Does Acts Present the Community of Goods (2,44-45 ; 4,32-35) as Mistaken? [with Response by Brian J. Capper] », *EvQ* 80/2008, pp. 99-111, surtout pp. 106-108.

<sup>52</sup> Ancien étudiant à la LST.

<sup>53</sup> B. Capper, art. cit., et *PIANTA TA KOINA: A Study of Earliest Christian Community of Goods in its Hellenistic and Jewish Contexts*, Thèse de Doctorat, Cambridge, 1986.

## De nouvelles comparaisons

Vous cherchez un sujet « original » de thèse de doctorat ? Comparez deux éléments sous un angle inédit. C'est également un bon moyen d'ouvrir de nouvelles perspectives. Il n'est pas nécessaire que les deux idées ou peuples comparés soient connus l'un de l'autre ; le simple fait de les placer côte à côte peut mettre en évidence des aspects de l'un ou des deux que l'on n'avait pas repérés auparavant, ou du moins pas aussi clairement. Par exemple, un texte peut être lu en lien avec certains aspects de son contexte socio-culturel<sup>54</sup>.

J'ai ainsi argumenté que pour comprendre pourquoi Paul a volontiers accepté le soutien financier des fidèles à Philippes mais l'a décliné à Corinthe (cf. 1 Co 9,12.15-18), une piste possible consistait à placer ces deux réactions dans le contexte plus vaste des rapports patron-client au sein du monde gréco-romain de l'époque<sup>55</sup>.

L'Empire romain était un immense réseau de clientélisme, englobant jusqu'à l'empereur lui-même, si bien que pratiquement tout le monde était le client de quelqu'un et que beaucoup étaient aussi patrons. Ces rapports imposaient des responsabilités réciproques : le patron aidait le client, souvent matériellement, et le client soutenait le patron en lui rendant des services et en lui apportant son soutien dans ses ambitions politiques et sociales. Celui qui donnait le plus jouissait d'un rang social supérieur. On désignait même comme « amis » (en grec *philoï*, en latin *amici*) ceux entre qui prévalait ce type d'obligations mutuelles<sup>56</sup>. Le vocabulaire de Paul rappelle celui qui est utilisé dans ce type de rapports : un « compte de doit et avoir » (*logon doseôs kai lèmpseôs*, Ph 4,15) évoque tout ce cadre d'obligation mutuelle<sup>57</sup>.

Ma thèse est que Paul utilise certes le vocabulaire du clientélisme, mais en modifie le sens habituel en le plaçant dans un nouveau contexte : ce que Dieu en Christ a apporté au monde. C'est pour cette

<sup>54</sup> Le lecteur francophone dispose notamment, pour explorer ce domaine, d'un recueil d'articles de Gerd Theissen, *Histoire sociale du christianisme primitif*, Genève, Labor & Fides, 1996.

<sup>55</sup> St. Walton, « Paul, Patronage and Pay: What Do We Know about the Apostle's Financial Support? », in T.J. Burke & B.S. Rosner, (éds), *Paul as Missionary: Identity, Activity, Theology and Practice*, LNTS 420, Londres, T. & T. Clark, 2011, pp. 220-233.

<sup>56</sup> Richard P. Saller, *Personal Patronage under the Early Empire*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1982, pp. 11-17.

<sup>57</sup> Gordon D. Fee, *Paul's Letter to the Philippians*, NICNT, Grand Rapids, Eerdmans, 1995, pp. 443, avec citation de Plutarque, *De Liberis Educandis* 14 (11B), Hermas, *Pasteur*, Mand. 5,2,2.

raison qu'il rejette les offres d'aide pécuniaire des Corinthiens, puisqu'il entend transmettre gratuitement l'Évangile, sans être redevable à personne ni continuer d'accepter le principe du système de clientélisme qui veut que l'on n'obtienne rien sans rien (1 Co 9,6-18)<sup>58</sup>. La grâce de Dieu manifestée en Christ a créé une nouvelle communauté, où personne n'est le patron ni le client de personne – tous dépendent de cette grâce, par laquelle les croyants reçoivent les dons de Dieu gratuitement. C'est par le biais des dons des Philippiens que Dieu permet à Paul de « tout faire » (Ph 4,13), à savoir affronter toutes sortes de circonstances, positives et négatives. Paul nie leur avoir suggéré de lui donner davantage (4,17s) – car les expressions de gratitude étaient fréquemment interprétées, à l'époque, comme un signe de dépendance<sup>59</sup> – il souhaite plutôt qu'ils reçoivent davantage de Dieu, utilisant *karpōs* (« fruit », v. 17) au sens de « profit »<sup>60</sup> et leur certifie ensuite que Dieu continuera de combler leurs besoins (v. 19). Leurs dons à Paul sont interprétés comme un sacrifice à Dieu (v. 18) et c'est donc Dieu qui les récompensera (v. 19), c'est à lui que revient la Gloire (v. 20). Les remerciements de Paul pour les offrandes des Philippiens se concentrent sur sa relation avec ces croyants<sup>61</sup> – ils ne sont pas ses patrons, mais ses alliés : Paul et eux sont égaux. La langue du clientélisme acquiert un contenu neuf, en fonction d'une réalité nouvelle : la communauté des croyants en Christ<sup>62</sup>. Lire Paul dans le contexte du clientélisme de son époque éclaire profondément la question de son soutien financier.

Autre exemple de lecture du NT dans son contexte socio-culturel : Peter Oakes<sup>63</sup> a considérablement éclairé à la fois l'Épître aux Philippiens et l'Épître aux Romains grâce à son brillant travail sur les contextes matériel et social à Philippiques et à Pompéi<sup>64</sup>. Dans

<sup>58</sup> St. Walton, « Paul, Patronage... » pp. 221-225.

<sup>59</sup> Cf. Sénèque, *Des Bienfaits* 3,5,2 : « Écoutez les solliciteurs. Il n'en est pas un qui ne vous promette une reconnaissance inaltérable, éternelle ; qui ne proteste d'un zèle, d'un dévouement absolu à votre personne, et qui, s'il est quelque expression plus humble qui puisse lui servir de garant, ne s'empresse de l'employer », *Œuvres Complètes*, vol. 1, traduction J. Baillard, Paris, Hachette, 1914, p. 377. Pour aller plus loin, cf. Walton, art. cit., pp. 225s.

<sup>60</sup> Cf. A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, éd. revue par L. Séchan et P. Chantraine, Hachette 1950, p. 1022.

<sup>61</sup> Il utilise à la fois le verbe *koinôneō* (4,15) et le substantif *koinōnia* (1,5).

<sup>62</sup> Ce point est approfondi in St. Walton, art. cit., pp. 225-233.

<sup>63</sup> Lui aussi ancien étudiant à la LST.

<sup>64</sup> Peter Oakes, *Philippians: From People to Letter*, SNTMS 110, Cambridge, Cambridge Univ. press, 2000 ; *Reading Romans in Pompeii: Paul's Letter at Ground Level*, Londres, SPCK, 2009.

les deux études, Oakes utilise des données glanées dans des sources archéologiques, épigraphiques et littéraires pour reconstituer le type de communauté existant dans ces villes, puis il cherche à « écouter » les écrits de Paul avec l'oreille des publics qui ont, selon toute vraisemblance, constitué leurs premiers destinataires<sup>65</sup>.

Par exemple, à Philippes, il décrit un couple de boulangers, Simias et Ianthe<sup>66</sup>. Ils vendent la moitié de leur pain à trois clients réguliers, des familles patriciennes aisées, et le reste dans leur échoppe. Simias, le père, fait partie d'une société funéraire qui garantit à ses membres un enterrement convenable, grâce à la contribution qu'ils versent régulièrement. Aux réunions de la société, Simias côtoie d'autres boulangers, contacts qui lui sont très utiles s'il reçoit une grosse commande inattendue nécessitant des fours supplémentaires. La société funéraire se réunit aux anniversaires de la mort d'anciens membres, festoie près de leur tombe et prie les dieux pour les amis défunts.

Quelles seraient les conséquences pour les membres de cette famille de devenir des disciples de Jésus ? Simias démissionnerait de la société funéraire, ou bien raterait des anniversaires de décès parce qu'il ne serait plus disposé à participer à une prière aux dieux. Son amitié avec d'autres membres de la société en souffrirait et cela risquerait d'inciter certains de ses clients réguliers à aller acheter leur pain ailleurs. Ses collègues refuseraient peut-être aussi de l'aider en partageant leurs fours en cas de grosse commande, si bien qu'il perdrait des clients. Des problèmes naîtraient également à l'échoppe. Simias et Ianthe, sa femme, retireraient de leur comptoir l'autel du dieu tutélaire des boulangers, ce que les clients ne manqueraient pas de remarquer très vite, et l'on commencerait à murmurer qu'ils ne respectent pas les dieux. On en conclurait que la famille du boulanger est déloyale à la cité de Philippes – puisqu'ils abandonnent un dieu de la ville – et on cesserait d'acheter leur pain, ce que ferait aussi probablement au moins l'une des trois familles patriciennes qui forment le plus gros de leur clientèle. En outre, leur fournisseur régulier de farine cesserait de les livrer, si bien qu'il lui faudrait s'adresser à un autre, ce qui leur coûterait environ 10 % de plus. L'exemple donné par Oakes est plus détaillé, mais cela suffit pour démontrer que devenir disciple de Jésus coûterait cher à cette famille sur les plans économique et social,

---

<sup>65</sup> Exemple de reconstitution fictive : P. Oakes, « Jason and Penelope Hear Philip-pians 1,1-11 » in Christopher Rowland & Crispin H.T. Fletcher-Louis, (éds), *Understanding, Studying and Reading: New Testament Essays in Honour of John Ashton*, JSNTSup 153, Sheffield, Sheffield Academic, 1998, pp. 155-164.

<sup>66</sup> P. Oakes, *Philippians*, pp. 89-93.

parce que les sphères religieuse et politique sont étroitement imbriquées dans une cité telle que Philippes.

De même, Oakes reconstitue la composition d'une Église de maison située dans un pêle-mêle de maisons de l'ancienne Pompéi. En font partie pour l'essentiel des « artisans » appartenant à divers corps de métiers<sup>67</sup>. Puis il imagine comment ces gens recevraient le chapitre 12 de l'Épître aux Romains, plein d'enseignement et d'exhortations au sujet du style de vie qui découle de la foi chrétienne<sup>68</sup>. Il s'étonne de la teneur de travaux antérieurs sur ce chapitre des Romains dans les commentaires, le fait qu'on analyse la structure du passage, les sources dont Paul a pu s'inspirer et des parallèles possibles dans d'autres textes, sans jamais imaginer « ce que les diverses instructions de Paul pouvaient signifier en pratique, dans le contexte du I<sup>er</sup> siècle »<sup>69</sup>. L'établissement par Oakes d'une liste de quatre sortes possibles de membres d'une telle Église de maison nous permet de lire Rm 12 (et, plus loin dans son livre, la vision qu'a Paul du salut dans Romains<sup>70</sup>) à travers leurs yeux. Le tableau est vivant et stimulant, non seulement pour le contexte ancien mais aussi pour l'appropriation chrétienne de cet enseignement aujourd'hui.

## Le Nouveau Testament, livre ecclésial

Nous avons donc réellement amélioré et enrichi notre compréhension du NT, en tant qu'ensemble de documents du monde ancien, grâce aux travaux des érudits. Certains diraient que nous ne pouvons pas faire mieux, qu'étudier le NT d'un point de vue fondé sur la foi n'est pas valable. Ronald S. Hendel<sup>71</sup> et Michael V. Fox ont récemment publié des articles défendant cette position. Fox écrit :

« Selon moi, une étude fondée sur la foi n'a pas sa place dans la recherche universitaire, que l'objet de l'étude soit la Bible, le Livre de Mormon ou Homère. L'étude confessante est un domaine d'activité intellectuelle différent qui peut se plonger dans l'étude de la Bible pour son propre bénéfice, *mais ne peut y contribuer*... Elle a certainement sa place dans les synagogues,

<sup>67</sup> Oakes, *Romans*, pp. 1-45, 69-97.

<sup>68</sup> *Ibid.*, pp. 98-126.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 127-174.

<sup>71</sup> Ronald S. Hendel, « Farewell to SBL: Faith and Reason in Biblical Studies », *BAR* 36/2010, pp. 28s. Cf. la réponse des responsables de la *Society of Biblical Literature* et 95 autres, dont celles d'Hendel et Fox, sur le site de la SBL : <http://www.sbl-site.org/membership/farewell.aspx>.

les Églises et les écoles religieuses, où la Bible (et tout autre matériau religieux reconnu) sert de fondement normatif à l'inspiration morale ou aux conseils spirituels. Ce genre d'étude est certainement important, *mais n'est pas scientifique* »<sup>72</sup>.

Fox et Hendel creusent un fossé entre la foi et les faits, la théologie et l'histoire, comme s'il s'agissait de domaines distincts, un point de vue extraordinaire étant donné que l'idée post-moderne par excellence est que chacun a un point de vue, une série de présuppositions, armé desquelles il se livre à l'exégèse et à l'étude<sup>73</sup>. Leur *distinguo* dénote une étroitesse d'esprit, et de nombreux critiques n'ont pas été tendres avec eux.

Pour conclure, je ferai deux brefs commentaires et deux observations plus longues à l'appui des travaux d'exégètes qui, c'est mon cas, viennent à la Bible dans une perspective confessante, afin de démontrer que notre travail est une contribution valable au débat scientifique – et ce, pas moins que d'autres points de vue désavouant une approche fondée sur la foi.

D'abord, notons l'étrangeté de la suggestion faite ici. Interdire des exégètes chrétiens d'accès au débat autour du NT revient à sous-entendre que quiconque est directement concerné par sa signification est le moins bien placé pour en discuter. Si on appliquait ce principe à d'autres domaines de connaissance, imaginez un peu le chaos : on interdirait aux médecins de faire de la recherche médicale, aux scientifiques d'examiner quelque sujet que ce soit susceptible d'être en accord avec les théories qu'ils défendent, etc. Au contraire, étant donné que les chrétiens croient que le NT rend un témoignage fiable à la vérité, ils sont parmi les plus motivés pour l'étudier soigneusement et bien comprendre ce qui y est écrit – si le NT n'est pas vrai, l'honnêteté exige que cela se sache. Si la foi chrétienne est fondée sur un mensonge, les premiers à vouloir en être informés sont bien les chrétiens qui n'ont pas envie de perdre leur temps avec une contre-vérité.

Ensuite, refuser une place aux exégètes chrétiens dans le débat autour du NT revient à s'aveugler quant à sa propre position idéo-

---

<sup>72</sup> « Michael Scholarship and Faith-Based Study: My View », *SBL Forum* 4/2006, <http://www.sbl-site.org/publications/article.aspx?articleId=490> (c'est nous qui soulignons). Le forum de discussion qui s'en est ensuivi est accessible : <http://www.sbl-site.org/publications/article.aspx?ArticleId=507>.

<sup>73</sup> Idée qui remonte au moins aussi loin que la fameuse conférence de R. Bultmann, « une exégèse sans présuppositions est-elle possible ? », in R. Bultmann, *Foi et Compréhension II, Eschatologie et démythologisation*, Paris, Seuil, 1969, pp. 167-175.

logique : tout le monde a un « point de vue ». Les lecteurs qui n'admettent pas que chacun a une position qui influe sur ce qu'ils lisent courent le risque de mal interpréter le texte en le passant par le filtre de leur propre idéologie. Un exemple : un chrétien donne à lire un exemplaire du NT à un ami hindou. Lequel revient, transporté d'enthousiasme, voir son ami chrétien quelque temps plus tard. Il a été très impressionné de lire que Jésus était né, avait vécu, enseigné, était mort et revenu d'entre les morts, et ce à quatre reprises. Le lecteur hindou avait lu les quatre évangiles à la suite, à travers le prisme de sa propre croyance en la réincarnation, de sorte qu'il les avait interprétés complètement de travers.

Passons à présent à deux observations plus importantes : nous commencerons par nous pencher sur la nature des documents constituant le NT, puis nous nous intéresserons au type de lecteur que ces documents présupposent.

D'abord, les documents du NT prétendent à la vérité, ils invitent à répondre et à s'engager. Bockmuehl l'exprime fort bien : « Il ne peut y avoir d'interprétation de l'Ancien ou du Nouveau Testament qui en éclaire correctement le(s) sens tout en négligeant la question de sa véracité »<sup>74</sup>. Étudier le NT revient nécessairement à se confronter à ses affirmations, et les documents du NT eux-mêmes nient qu'il soit possible de rester neutre à leur égard. En outre, le NT a un « pouvoir de conversion » qui change la vie. C.K. Barrett rapporte une image utilisée par Edwyn Hoskyns au sujet de l'étude du NT :

« Vous regardez le NT à l'aide de votre microscope critique, avec l'intention de découvrir la vie religieuse du chrétien du I<sup>er</sup> siècle, et vous vous rendez compte que c'est Dieu qui vous regarde dans le microscope et vous annonce que vous êtes un pécheur »<sup>75</sup>.

Les savants chrétiens qui ont expérimenté la rencontre avec Dieu en lisant le NT ont leur place à la table du débat à côté de leurs collègues « laïcs », car ils ne doutent pas des affirmations de vérité du NT et sont donc habilités à participer au débat scientifique à son sujet. Comme les documents du NT sont publics, que quiconque le souhaite peut les examiner et les étudier, et parce que ce qu'ils affirment se rapporte à une « vérité publique » (selon l'expression de

---

<sup>74</sup> Markus Bockmuehl, *Seeing the Word: Refocusing New Testament Study*, Grand Rapids, Baker Academic, 2006, p. 50.

<sup>75</sup> C.K. Barrett, *Jesus and the Word and Other Essays*, Edinburgh, T. & T. Clark, 1995, p. 57 (je suis redevable de cette référence à Bockmuehl, cf. *Seing...*, p. 147).

Lesslie Newbigin<sup>76</sup>), il s'agit d'un débat qui a sa place en public, dans les universités et autres lieux de discussion<sup>77</sup>. Cela ne vise pas à exclure les exégètes non-croyants du débat scientifique – j'ai moi-même beaucoup appris en les lisant et en les fréquentant, et je considère nombre d'entre eux comme de bons amis. Je plaide pour un *dialogue ouvert*, du fait de la nature des affirmations que l'on trouve dans les documents néo-testamentaires eux-mêmes.

Deuxièmement, le type de lecteur que les auteurs du NT pré-supposent est *un disciple*, ou du moins en passe de le devenir, un individu qui s'engage à vénérer Jésus comme Seigneur et à vivre en accord avec cet engagement<sup>78</sup>. Luc écrit à Théophile à propos de « la solidité (*tèn asphaleian*) des enseignements que tu as reçus » (Lc 1,4). Jean écrit « pour que vous croyiez que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu. Et si vous croyez en lui, vous aurez la vie par lui » (Jn 20,31). La Première épître de Pierre dit de ses lecteurs, « Jésus-Christ, lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore, aussi tressaillez-vous d'une joie ineffable et glorieuse, en remportant comme prix de la foi, le salut de vos âmes » (1 P 1,8s). Elle suppose qu'ils aiment et suivent réellement Jésus. On pourrait multiplier les exemples tirés des divers livres du NT.

De ce fait, une lecture du NT qui s'arrête à l'analyse du texte dans l'environnement du monde ancien est incomplète. Lire au cœur du texte du NT ne suppose pas seulement la question « quoi ? », mais aussi « et alors ? », « qu'est-ce que la lecture de ce texte implique pour la vie aujourd'hui ? ». Dans la ligne, récemment défendue par certains spécialistes<sup>79</sup>, d'une prise en compte de l'aspect *performatif* du texte comme clef pour interpréter le NT. Tout comme l'interprétation principale d'une partition musicale, c'est son exécution par des instrumentistes et des chanteurs, l'interprétation principale d'une pièce de Shakespeare consiste à la jouer, l'interprétation principale

<sup>76</sup> L. Newbigin, *Truth to Tell. Gospel as Public Truth*, Londres, SPCK, 1991. Paul Weston a utilement rassemblé des citations dans Lesslie Newbigin, *Missionary Theologian: A Reader*, Londres, SPCK, 2006, pp. 244-264.

<sup>77</sup> Bockmuehl, *Seing...*, p. 77.

<sup>78</sup> Cf. Bockmuehl, *Seing...*, pp. 68-74, 91s ; Kevin J. Vanhoozer, *Is There a Meaning in This Text? The Bible, the Reader and the Morality of Literary Knowledge*, Leicester, Apollos/Grand Rapids, Zondervan, 1998, pp. 380s.

<sup>79</sup> Cf. Nicholas Lash, *Theology on the Way to Emmaus*, Londres, SCM, 1986, ch. 3 ; Frances M. Young, *The Art of Performance: Towards a Theology of Holy Scripture*, Londres, Darton, Longman & Todd, 1990 ; Stephen C. Barton, « New Testament Interpretation as Performance », in St. C. Barton, éd., *Life Together: Family, Sexuality and Community in the New Testament and Today*, Edinburgh/New York, T. & T. Clark, 2001, pp. 223-250.

de la constitution américaine, c'est son application dans la vie et la société des États-Unis d'Amérique, l'interprétation du NT vise sa mise en pratique, à appliquer le sens du texte dans la vie croyante, communautaire et personnelle. Le NT est un livre écrit pour être *vécu* et la communauté chrétienne a tout intérêt à lire correctement le NT pour le vivre correctement. « Le but ultime de l'exégèse est que l'individu et la communauté deviennent une *exégèse vivante* du texte »<sup>80</sup>.

On peut développer ce point, comme le fait Joel Green, en utilisant la notion de « lecteur modèle » d'un texte chez Umberto Eco, un lecteur qui coopère avec ce que communique le texte<sup>81</sup>. Ce lecteur lit avec une herméneutique de consentement, et non de soupçon, il est ouvert au message du texte – il s'agit d'une approche éthique de la lecture qui respecte le texte comme un interlocuteur, plutôt que de lui imposer sa propre interprétation<sup>82</sup>.

Ainsi, les lecteurs chrétiens d'aujourd'hui ne « visitent pas ces textes comme s'il s'agissait d'un territoire étranger »<sup>83</sup> mais les accueillent en tant qu'ils nous parlent. Les lecteurs chrétiens s'identifient à leurs premiers destinataires et écoutent attentivement ce que Dieu veut leur dire<sup>84</sup>. Ils ne lisent pas le courrier d'un autre, mais le leur. D'un point de vue chrétien, on peut mesurer le progrès dans l'étude du NT dans la mesure où les églises traduisent et incarnent la vérité comme le mode de vie révélés dans le NT – et où elles se détournent du péché et sont fidèles au Christ (comme le dit la liturgie du mercredi des Cendres).

La tentation de certains lecteurs chrétiens actuels du NT est d'aborder cette lecture exclusivement de leur point de vue, avec seulement des questions actuelles en tête. Il est manifestement impor-

---

<sup>80</sup> Michael J. Gorman, *Elements of Biblical Exegesis: A Basic Guide for Students and Ministers*, éd. révisée, Peabody, Hendrickson 2009, p. 160. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>81</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, traduction Myriam Bouzaher, Grasset, 1979. Discussion in J. Green, *Practicing Biblical Interpretation. Engaging Biblical Texts for Faith and Formation*, Grand Rapids, Baker Academic, 2011, pp. 18-20.

<sup>82</sup> Pour une discussion intéressante de ce sujet, cf. Kevin J. Vanhoozer, *Is There a Meaning in This Text...*, pp. 368-78, 382-384 ; K.J. Vanhoozer, *First Theology: God, Scripture and Hermeneutics*, Leicester, Apollos 2002, pp. 248-250. Vanhoozer (*Meaning*, p. 372) souligne l'intérêt de comparer le texte à un ami, comme le fait Wayne C. Booth, *The Company We Keep: An Ethics of Fiction*, Berkeley, Univ. of California Press, 1988, pp. 169-198, 138-142.

<sup>83</sup> Green, *Practicing...*, op. cit., p. 20.

<sup>84</sup> Green, *ibid.*, pp. 20-25 reconstitue par exemple le « lecteur modèle » de l'Épître de Jacques.

tant de lire le NT afin de répondre à des questions d'aujourd'hui, car l'on est confronté à des situations et des problèmes qui n'existaient pas du temps de la Bible. Penser l'énergie et les armes nucléaires dans une perspective chrétienne fait forcément appel à une fréquentation inventive d'un large éventail de textes bibliques, pour en tirer un avis chrétien sur ces questions actuelles<sup>85</sup>. Toutefois, une lecture éthique, respectant « l'altérité » du NT, aura aussi besoin de le lire tel qu'il est – et donnera la priorité à cette lecture plutôt qu'à une autre exclusivement dévolue aux questions et problèmes d'aujourd'hui. Comme les chrétiens considèrent le NT comme Écriture, les problèmes dont débattent ces documents anciens et les réponses qu'ils y apportent importent beaucoup plus que des opinions humaines. Les chrétiens s'inspirent de l'enseignement du NT pour façonner leur vie plutôt que de chercher à adapter le NT à leurs propres opinions. Citons Lindbeck : « Devenir un chrétien demande de connaître l'histoire d'Israël et de Jésus suffisamment bien pour interpréter et vivre soi-même et le monde tels qu'ils sont »<sup>86</sup>.

## Envoi : l'avenir

Nous venons de parcourir un long chemin, de l'intérêt de l'étude du NT dans un contexte public jusqu'aux progrès accomplis. Quelle orientation les études du NT prendront-elles à l'avenir ? Faute de boule de cristal, je citerai les domaines dans lesquels j'espère que nous progresserons.

Premièrement, le développement incessant de notre connaissance de l'histoire, de la société et de la culture du I<sup>er</sup> siècle vont, espérons-le, continuer d'éclairer notre lecture du NT. Le projet des fouilles de Colosses est un exemple<sup>87</sup>. Comme les découvertes faites dans les cités des sept églises d'Asie mineure nous ont permis de mieux comprendre les lettres d'Ap 2–3<sup>88</sup>, de nouvelles données sur Colosses, cité qui n'a jamais été fouillée depuis sa destruction par un tremblement de terre en l'an 60 av. J.-C., nous permettront de mieux comprendre l'Épître aux Colossiens. Afin de progresser de la sorte, il faudra que certains se plongent dans des textes anciens dans leurs

---

<sup>85</sup> On trouvera un exemple raisonné chez Richard Bauckham.

<sup>86</sup> George A. Lindbeck, *The Nature of Doctrine: Religion and Theology in a Postliberal Age*, Londres, SPCK, 1984, p. 34.

<sup>87</sup> Cf. <http://www.flinders.edu.au/ehl/theology/ctsc/projects/colossae/>.

<sup>88</sup> Voir en particulier Colin J. Hemer, *The Letters to the Seven Churches of Asia in their Local Setting*, JSNTSup 11, Sheffield, JSOT, 1986.

langues d'origine et dans d'anciennes cultures – voilà un défi susceptible d'intéresser des étudiants...

Deuxièmement, le « centre de gravité » du christianisme mondial s'est déplacé vers le Sud, de sorte que la grande majorité des chrétiens du monde actuel vit dans des pays dont la culture indigène est sans aucun doute plus proche des contextes culturels des textes néo-testamentaires<sup>89</sup>. Les chrétiens du Nord y gagneront à dialoguer avec des exégètes du NT du Sud. Par exemple, on a vu se développer des approches post-coloniales du NT, qui s'intéressent à la façon dont ces textes parlent aux défavorisés ou aux opprimés et non plus à ceux qui détiennent le pouvoir<sup>90</sup>. Un exemple intéressant de ce type de lecture du NT nous est fourni depuis peu par l'*Africa Bible Commentary*<sup>91</sup> et on ne peut qu'en espérer d'autres dans la même veine.

Troisièmement, les travaux inter-disciplinaires créatifs, entre diverses disciplines théologiques, voire d'autres disciplines universitaires, et l'étude du NT, constituent une voie récente et prometteuse. J'ai eu le privilège de diriger le doctorat de Keith Small, avec mon confrère d'alors, le professeur Peter Riddell : le Dr Small a produit un texte novateur, original et enrichissant sur la transmission des textes du NT et du Coran<sup>92</sup>. Un tel travail est un défi, car il exige de maîtriser deux domaines et, dans le cas de Small, deux langues, l'arabe et le grec, mais s'il est bien mené, il ne peut qu'éclairer les deux domaines d'étude. Pour ceux qui cherchent un sujet de doctorat et qui sont prêts à relever un défi, l'inter-disciplinarité est une piste à suivre.

---

<sup>89</sup> On peut citer l'œuvre de Kenneth Bailey, qui a été de longues années missionnaire au Moyen-Orient. Elle apporte un éclairage utile sur les récits du NT. Cf. par ex. K.E. Bailey, *Poet and Peasant and Through Peasant Eyes*, Grand Rapids, Eerdmans, 1983 ; « Women in the New Testament: A Middle Eastern Cultural View », *Anvil* 11/1994, pp. 7-24.

<sup>90</sup> Cf. Fernando F. Segovia & R.S. Sugirtharajah, (éds), *A Postcolonial Commentary on the New Testament Writings*, Londres, T. & T. Clark, 2007. Stephen D. Moore & Fernando F. Segovia, (éds), *Postcolonial Biblical Criticism: Interdisciplinary Intersections*, Londres, T. & T. Clark, 2005. R.S. Sugirtharajah, *Postcolonial Criticism and Biblical Interpretation*, Oxford, Oxford Univ. Press, 2001. R.S. Sugirtharajah (éds), *The Postcolonial Bible*, Sheffield, Sheffield Academic, 1998.

<sup>91</sup> Tokunboh Adeyemo (éds), *Africa Bible Commentary*, Nairobi, WordAlive/Grand Rapids, Zondervan, 2006.

<sup>92</sup> Keith E. Small, *Mapping a New Country: Textual and Qur'ân Manuscripts*, Thèse, London School of Theology/Brunel University, 2008, publiée en partie dans Keith E. Small, *Textual Criticism and Qur'ân Manuscripts*, Lanham, MD/Lexington, 2011.

Je pourrais continuer d'énumérer d'autres perspectives, mais permettez-moi de conclure sur cette ultime réflexion : l'étude du NT vit actuellement une effervescence encore jamais vue. Il y a un demi-siècle, la critique historique dominait ; aujourd'hui, la discipline déborde de diversité au point que certains spécialistes ne dialoguent plus qu'avec ceux qui ont la même approche qu'eux. C'est fort dommage, car si nous cherchons, comme je l'ai préconisé, à comprendre les textes du NT dans leurs différents contextes, textuels, littéraires, linguistiques, sociaux, culturels et historiques, nous avons besoin les uns des autres – les études du NT sont un domaine où il est impossible de maîtriser ne serait-ce qu'un petit nombre d'approches, et la collaboration constituera un enjeu crucial pour l'avenir, dans la ligne de ce que dit Paul en Rm 15,7 : « Accueillez-vous donc les uns les autres, comme le Christ vous a accueillis, pour la gloire de Dieu ».

